

Bernard Girard

**Dernière
conversation**

Avril 2001

Le dimanche 23 avril

Sylvie est morte le 23 avril, en fin d'après-midi, au premier étage du pavillon Moïana, le pavillon des cancéreux que l'administration de l'hôpital Saint-Antoine a caché tout au fond de l'établissement, loin des regards des visiteurs.

Sylvie était entrée dans cet hôpital qu'elle connaissait depuis plusieurs années, quelques jours plus tôt, dans un état d'extrême fatigue, le ventre gonflé, comme l'ont ceux qui souffrent d'un cancer du foie dans les dernières semaines de leur vie. Très vite, le chef de clinique responsable du service pendant ces vacances de Pâques nous avait avertis : "il ne lui reste que quelques jours, quelques semaines au plus à vivre."

"Vous devriez, me dit-il, le lui dire avant qu'elle n'entre dans le coma." Ce que je n'ai pas fait.

Neige oxymore

Te souviens-tu de Neige? Ce livre d'Anna Kavan que j'avais acheté à Manille, dans la petite librairie que je visitais chaque fois que je quittais le Ministère des Affaires étrangères. Nous l'avions lu en anglais. C'est le titre qui me rappelait un poème d'Isou dont je connaissais les premières strophes qu'il faut lire d'une voix douce, parfumée d'un accent slave, qui m'avait séduit. Kneï, kneï knakapata... Neige, snow...

J'ai souvent pensé que ta longue marche vers la mort ressemblait au voyage vers le froid que racontait Anna Kavan. Elle parlait, à demi-mot d'une plongée dans le monde de la drogue blanche, de la poudreuse qu'elle glissait dans ses veines comme ces perfusions que les médecins glissaient dans les tiennes et que parfois tu reconnaissais à leur couleur, tu parlais du traitement rouge, de l'incolore. Si je te l'avais dit (mais comment aurais-je pu te parler de ces choses?), tu aurais souri, lointaine, avec cette élégante distance que l'âge et la maladie avaient glissée sur ton visage.

D'autres femmes s'arrondissent, s'empâtent, collectionnent les rides, toi, tu t'es éloignée alors même que tu n'avais jamais été plus attentive aux autres. C'est dans cette présence, cette écoute minutieuse que tu marquais le mieux ce qui te rendait différente. Plus tu te rapprochais, plus tu paraissais lointaine. Tu aimais les compliments baroques. Tu avais la beauté d'un oxymore. Violente, rustique, brutale.

Non, la mort n'est pas un pays froid. Ce n'est pas non plus un voyage au long cours, pas même une traversée des océans, qui imaginerait

faire une randonnée de ce parcours semé de seringues, de perfusions et de douleurs? Non!

J'ai froid ce soir, je t'attends dans le silence. Tu ne viendras pas, tu ne viendras plus. Je t'écoute, silencieuse, sauvage, trace qui s'enfonce dans le désert blanc, dans les vallées grises. Plus que voyage, la mort annoncée, et la tienne le fut très longtemps à l'avance, est architecte, décorateur. Elle crée des paysages, des spectacles de peu de couleurs. J'écoute le silence qui se dépose tout autour de nous comme poussière un soir d'été, de plaisir.

Cette année, il n'y a pas eu de neige à Paris. Personne n'a glissé dans les rues restées propres. Jeune fille tu n'aimais guère le froid. Mais aimais-tu la neige? Tu ne me l'as jamais dit et je ne le saurai jamais.

Oui, la mort annoncée crée des décors, comme au théâtre, des paysages de carton pâte qu'arpentent des hommes et des femmes, surtout des femmes, en blouse blanche. On y parle de choses graves, de souffrance, de douleur, les médecins écoutent les malades, comme les acteurs écoutent leur vis-à-vis sur scène : en professionnels, sans autre émotion que celle qui sied aux circonstances. Parle toujours, dit le spécialiste, tout ce que tu me dis est déjà dans les livres. Je peux d'ailleurs traduire chacun de tes mots dans la medlangue, cette langue médicale que les médecins portent comme une écharpe autour du cou. Pronostic tragique. C'est grave, docteur? C'est le moment de baisser les yeux, de se faire impénétrable, de penser au garagiste qui a pris du retard dans la réparation de la voiture, à la bouillie de bébé trop chaude, au quotidien qui rattache à la vie, au plaisir. Je vais boire un verre, un de trop.

Te souviens-tu de Bénédicte? nous l'appelions le pingouin à cause de sa démarche. Elle ne regardait jamais aucune radio, elle lisait à peine les

compte-rendu du radiologue, sans doute travaillait-elle puisqu'elle t'a gardé si longtemps en vie, mais quand?

Il y avait aussi Bellaïch et son collègue, voisins familiers qui me prenaient par le bras pour me mettre en garde : "votre femme est malade, très malade, il faut qu'elle se batte, nous voulons l'aider, c'est une femme si formidable", et l'une des dernières fois que tu les as rencontrés, ils t'ont dit : "ce que vous avez est bien plus grave que le cancer du rein de votre mari", phrases qu'ils paraissaient penser, qu'ils pensaient sans doute.

Te souviens-tu comme ils nous faisaient rire ces deux médecins qui ne parlaient, lorsque nous les surprenions au téléphone, que d'argent, de placements, de taux d'intérêt, investisseurs en quête de taux de retour sur investissement (sans doute disaient-ils ROI comme les lecteurs de journaux financiers), émouvants, dans leur course à la fortune. Tu les imaginais, toi qui était née une cuiller d'argent à la bouche, fils de commerçants, pieds noirs durs à la tâche, premiers de leur lignée à avoir fait des études.

J'ai longtemps pensé qu'ils faisaient métier de la vérité, qu'ils disaient ce que les autres cachaient. Je n'en suis plus si sûr. Quelques jours après ta mort, j'ai rencontré Bellaïch devant le kiosque de la rue du Bac où il venait acheter des journaux. Lorsque je lui annonçai ta mort, qu'il ignorait, il m'offrit un geste de consolation pour me dire : "la première fois que nous avons vue madame G. (pourquoi ne t'appelait-il donc pas Sylvie?), nous savions qu'elle ne survivrait pas plus de quelques mois." C'était il y a 7 ans.

D'un théâtre, la mort annoncée a tous les traits. Les décors que l'on démonte aussitôt la représentation finie. Le texte écrit dans une langue artificielle. Les acteurs qui échangent leur rôle en tournée, insignifiants,

d'autant plus pontifiants qu'ils n'ont rien à dire que leur vacuité, leur incapacité à penser quoi que ce soit. Il y a chez les médecins, quelque chose de ces comédiens dont toute la personnalité est d'apparence. Leur blouse blanche (celle du docteur X¹, aux manches courtes sur des chemises longues), leurs appareils (la lampe de mineur qu'affublait le même docteur X, ses bâtonnets pour regarder tes dents), leur vocabulaire, leurs soucis déplacés : qui osera leur dire que l'on se moque des chutes de cheveux, que c'est un moindre mal, que la sécurité sociale rembourse très bien les perruques, même celle d'Annie d'Arvey (une ruine, pourtant!), que la calvitie ne va pas si mal que cela aux femmes (elle t'allait en tout cas si bien que j'ai un instant pensé que tu en lancerais la mode)?

La mort trompe. Comme le théâtre, elle fait illusion. On la croit lointaine, elle rode toute proche, cachée, tapie dans le corps. Elle se promène disait Bénédicte, laissant ses traces, métastases.

Avec le théâtre, la mort partage encore ces spectateurs qui s'ennuient un peu, s'assoupissent parfois mais restent toujours courtois. Il est vrai que l'attente est longue, d'autant plus longue que l'on ne sait jamais rien. La mort est taquine. Elle garde son secret et n'avoue ses ambitions qu'au tout dernier moment. Tu mourras, ma chérie, les médecins ne l'ont pas dit, mais quand? Demain? Après demain? Dans trois jours☐

¹ Etrange et pourtant si banale facétie de la mémoire☐je ne retrouve pas le nom de ce médecin, le dernier que tu aies vu régulièrement avant d'entrer à l'hôpital. Sans doute pourrais-je le retrouver en feuilletant tes carnets, mais pour quoi faire☐

Le crabe, la taupe

On représente souvent le cancer comme un crabe. Sans doute en souvenir du signe astrologique. Du crabe il a les pinces qui s'enfoncent dans la chair, qui la tordent et la brutalisent. Mais l'image me paraît surfaite. Si je devais vraiment le comparer à un animal, c'est une taupe que je choisirais. Il est comme elle aveugle, imprévisible et sournois, laid mais familier, c'est un cousin lointain du singe que les drogués portent agrippé à l'épaule. Impitoyable, il attaque en douce sans s'annoncer et laisse des traces qui ne s'effacent pas. Tout comme le jardinier trouve au petit matin, sa pelouse percée, le malade découvre, un soir, que la maladie a progressé, qu'elle s'est déplacée, a sauté du sein aux os et de ceux-ci au foie avant d'envahir tout le corps, le cerveau.

Mais ces comparaisons animales sont indécentes. Nous n'avons d'ailleurs jamais utilisé ces mauvaises métaphores. Je crois même que lorsque tu les rencontrais, comme lorsque tu as découvert le livre de cette journaliste qui racontait sa lutte contre la maladie (quelques mois plus tard, je t'ai caché sa mort, comme je faisais chaque fois qu'une personne connue disparaissait victime possible), tu les trouvais choquantes, presque vulgaires. La maladie n'est pas un crabe, c'est un fleuve qui quitte son lit un matin de printemps, au moment de la fonte des neiges. Vigoureuse, froide, énergique, volontaire, elle s'étale, déborde, glisse, se faufile, envahit, s'impose. Elle est compagne conquérante, irrespectueuse, une amie que l'on voudrait voir prendre le large.

La Loire, la mort. La Loire, entre Angers et Saumur, si lente, si douce, si trompeuse cependant. Avec ses maisons blanches taillées dans la falaise, dans la pierre de tuffeau, pierre friable, pierre de pluie qui s'effrite sous les doigts et laisse une poussière fine, ce n'est pas une pierre pour une tombe. Je lui ai préférée un granit sombre, dense, dru et noir d'Afrique du sud.

Le cancer est liquide et minéral, il est dur, impitoyable, toujours à l'affût. Sournois, il se déplace à la vitesse du vent, saute d'un organe à l'autre : le sein, les os, le foie, le cerveau. Promeneur assassin. On le chasse, il revient et jamais ne nous quitte.

C'est un deuil qui, dit-on, l'éveille. La mort de ta mère, brutale, imprévisible.

Le deuil qui tue! Mourir de tristesse, non pas se laisser mourir, comme les romantiques, mais mourir empoisonné. Aucun lavage d'estomac pour s'en prémunir. Mais peut-être faudrait-il y réfléchir. Prendre des précautions. Comme avec la vache folle. Suivi longitudinal, population à risque : les endeuillés, les porteurs de brassards noirs. Prophylaxie, prévention.

Chaîne des décès, mistigri funèbre. La mort, un choc, une émotion qui bouleverse les cellules, leur tourne la tête et la leur fait perdre. Instant d'égarement qui enclenche ce processus d'autodestruction que je ne saurais comparer qu'aux machines suicidaires de Tinguely. Grincements biologiques, rouille de nos défenses immunologiques, le cancer fait feu de tout bois et gagne bataille après bataille. Bon prince il accorde des répit aux plus vaillants de ses adversaires, et tu fus de ceux là, mais il ne perd jamais le nord, le tueur.

Il s'en prend aux plus faibles, aux imprudents, aux fumeurs (24 000 morts cette année, 165 000 en 2025, autant que de morts de tuberculose en 1875), mais il n'épargne ni les plus sages ni les plus aimables.

Tous égaux devant la mort? Même pas. Le cancer aime les femmes héroïques, celles qui luttent et gardent jusqu'au dernier moment confiance. Ce qui m'intéresse, disais-tu, quelques heures avant d'entrer dans le coma, c'est ce qui se passera ensuite.

Notre premier cimetière

Quelques semaines après la découverte de la tumeur un chirurgien t'a amputée sans te laisser d'autre choix. Tu t'es révoltée et faute de pouvoir casser la figure à la maladie, tu t'en es pris à l'hôpital, à ses règles. C'était un bel été. Tu allais t'asseoir sur un banc dans le jardin au milieu des jeunes gens atteints du sida. Ils te faisaient des confidences mélancoliques. Ils étaient sans illusion, ils savaient la mort proche et venaient chercher auprès de toi un peu de cette féminité qui les avait assassinés. Ils restaient étrangement beaux dans leur grande maigreur, corps sans autre présence que celle, dure, de l'os. Beaux et doux, danseurs incertains, ils étaient avec leur perfusion (avec le chevalet à roulettes auquel les infirmières accrochaient leurs traitements) comme des couples d'amoureux au bord de l'évanouissement.

Ils étaient épuisés, comme tu le fus au Caire, sous le soleil, au pied des pyramides que tu voulais montrer à Bérénice avant de mourir. Ultime projet, dernier voyage. Ce sont des tombes que tu nous as emmenés voir, avant de nous quitter. Pyramides noyées de sable, perdues dans la campagne, dont des gamins nous faisaient faire le tour contre quelques pièces. Tu épuisais tes dernières forces. Le savais-tu?

Le jardin de cet hôpital avait de beaux restes. Derrière un mur on devinait des croix, un cimetière que nous avons cherché longuement sur les cartes. Un jour que tu allais un peu mieux (nous avions pris l'habitude de sortir, tu portais un pyjama blanc à motifs printaniers et tenais à la main,

discrètement, tes drains, ces bouteilles qui se remplissaient lentement de sang), un jour donc que tu allais un peu mieux, à la fin sans doute de ce premier séjour à l'hôpital, nous sommes partis à sa découverte.

Rue de Picpus, nous avons trouvé un couvent, une maison de retraite plutôt. Tu as sonné à la porte et nous sommes entrés. Tu as bavardé quelques instants avec la sœur qui assurait l'accueil des visiteurs, avec cette courtoisie que tu réservais aux vieilles dames, ce qu'elle était, tu lui as dit que tu voyais le cimetière de ta chambre d'hôpital, puis nous avons traversé de longues salles à manger remplies de tables violemment cirées. Au bout, tout au bout de ce qui reste dans mon souvenir comme une longue traversée dans l'encaustique, nous avons trouvé un jardin à l'abandon, et derrière le cimetière où l'on gardait les restes des guillotins de la grande révolution. C'était un endroit calme, avec des abeilles et un apiculteur qui nous expliqua qu'il venait ici récolter un miel à nul autre pareil. Il nous raconta son métier et la manière dont il l'exerçait à Paris. C'était comme une promenade de vacances, une traversée de la douleur, un fantôme du Paris d'hier.

L'amputation

Un jour que nous faisons l'amour, tu m'a demandé de caresser ce sein amputé dont la reconstitution t'avait tant fait souffrir. "Personne, me dis-tu alors, ne s'occupe plus de lui." Personne...

C'est comme un précipice que ce mot ouvrait, une faille dans ton angoisse, un passage étroit, que j'aurais dû alors emprunter et que j'ai négligé. Personne, disais-tu... C'est comme si le désir s'était évanoui. D'autres m'ont depuis raconté combien la chirurgie brûle et transforme ce qu'elle laisse intact : plus de sensations, plus de sensibilités, zone interdite aux caresses, sein inutile, décor féminin sans âme, mais l'amputation est autre chose.

Tu n'as jamais parlé sinon par allusion de cette couture à petit point que le médecin avait tressée sur ta poitrine, étoile de fil noir, seule trace visible de la maladie. Silence des grandes paniques, des révolutions intérieures. Ce jour là j'ai compris que les autres ne nous voient qu'au travers du regard que nous portons sur nous même. Tu étais belle et séduisante parce que tu te trouvais telle. Ton corps, ton regard sur ton corps te faisaient ce que tu étais. Dès que ce regard a changé, tu es devenue différente. Non pas aux yeux des autres, tu étais toujours aussi belle, distinguée et élégante, comme on dit dans les beaux quartiers, mais à tes propres yeux. Tu t'es habillée avec plus de discrétion, dans des couleurs plus sages, plus discrètes, les jaunes d'or et les rouges vermillon ont cédé la

place aux jaunes sables et aux couleurs d'automne. Ton visage a pris un nouvel éclat, plus doux, plus réfléchi.

Cette révolution ne s'est pas faite d'un coup. Des semaines durant tu t'es battue pour que le chirurgien reconstruise ce sein qu'il avait coupé, tu as obtenu qu'il intervienne alors même que la chimiothérapie que tu suivais rendait toute cicatrisation impossible et plusieurs fois il a fallu remettre le travail sur l'établi. Tu as souffert mille morts, la colère dont tu te fis si souvent une alliée, la colère même t'a laissée tomber. Et tu es restée seule avec cette volonté farouche de redevenir ce que tu étais avant l'opération. A force d'obstination tu as gagné, la cicatrice s'est refermée et tu as retrouvé un sein... dérisoire. Tu avais gagné une bataille inutile.

Fallait-il t'éviter cette douleur? Je ne crois pas. Tu y as pris le goût de te battre, celui d'imposer ta volonté à des médecins trop raisonnables et à des tissus trop résistants. C'est dans ces quelques semaines qui ont suivi ta première opération (la seule à vrai dire puisque l'essentiel de ta maladie a été faite de perfusions et de radios, d'exams et de scanners) que tu t'es reconstruite.

Personne, disais-tu...

Ce sein absent

Que représente l'amputation d'un sein pour une femme qui n'allaitera plus, qui le sait d'autant mieux qu'elle n'en a jamais eu le désir et a refusé de donner le sein à ses enfants? Un sein. Mais qu'est-ce qu'un sein? Un homme peut-il comprendre? Ce n'est ni un de ces organes invisibles, profonds que nous ne connaissons que pour les avoir rencontrés sur une planche d'anatomie dans une classe de sciences naturelles, ni un de ces membres dont nous mesurons tous les jours l'infinie utilité. Un sein, cela ne sert à rien. Cela sert si peu que certaines femmes disent n'éprouver aucun plaisir lorsqu'un amant les caresse. Un sein qui n'allait pas est un objet symbolique, une fleur, une de ces plumes que les oiseaux utilisent dans leurs cours amoureuses.

Un sein, c'est la partie du corps féminin qui se prête le mieux au blason et à la rêverie, c'est sa partie virile, poétique. Gorgé, il gronde. Flapi, il gémit. Emu, il s'élançe. Plus que la coiffure et les hanches qui peuvent prêter à confusion, le sein annonce la féminité, éveille le désir, nous fait homme et femme, chasseur et cible ou, plutôt, spectateur et comédienne. Il nous assigne nos places dans les jeux amoureux. Mais ce n'est pas que cela. D'une femme gironde, à la poitrine forte, on dit qu'elle est accueillante. On vante sa douceur, sa tendresse, sa peau, ses formes évoquent les matins chauds, les hivers passés sous les couvertures à l'abri d'une couette.

Un sein, c'est plus encore. C'est la vie, c'est la santé, la bonne santé, c'est le soin et la caresse. C'est la charité chrétienne qu'exposent quelques musées au milieu de mille autres peintures banales, représentation trop rare pour ne pas être précieuse de la bonté féminine en ce qu'elle a de plus troublant. Traversée des générations, une jeune femme, encore féconde, nourrit un vieil homme épuisé que la maladie entraîne vers la tombe et le sauve, lui rendant vie et vigueur. Scène primitive, sauvage, infiniment perverse, fantasme si rare qu'on le rencontre parfois dans la plus grande simplicité. Ainsi ai-je, un jour que je fouillais au hasard dans les archives de France, sans ordre ni méthode, trouvé un manuscrit du XVIIIème qui racontait comment une jeune femme avait, usant de cette extrême charité, sauvé un vieillard de la mort. Pour ajouter à l'étrangeté de cette scène que tout dans le texte annonçait comme ayant réellement eu lieu, une graine de la taille d'un pois, conservée en guise de preuve de la vérité de cette histoire dans un sachet de coton agrafé au manuscrit, avait jailli de ce sein innocent qu'aucun homme n'avait jamais encore touché (c'est ce qu'affirmait l'auteur).

C'est ce sein, plaisir et vie, signe et chair, signifiant, oh combien, et signifié que le chirurgien d'un geste ample du bistouri découpe et tranche. C'est avec son absence qu'il faut vivre. Manque invisible : on ne souffre pas, au sens propre, d'un sein amputé, aucun nerf ne se rappelle à votre mémoire, rien à voir avec les amputations banales que les blessés des grandes guerres ont mille fois racontées. Manque indicible? Je ne connais pas de textes qui parlent de cette amputation, qui la racontent et disent l'émoi de ses victimes, la lente mais impitoyable transformation qui se fait en elles, transformation que je ne saurais mieux décrire qu'en évoquant

l'image de cette comédienne seule sur une scène de théâtre que le halo de lumière blanche qui l'éclaire, déserte soudain. Elle est toujours là, nous le savons nous, spectateurs, nous l'entendons lorsqu'elle avance sur le parquet grinçant, nous devinons son ombre, mais nous ne la voyons plus et notre aveuglement la bouleverse, l'angoisse et la désespère.

Un casque de glace dans un turban blanc

Malgré les promesses des médecins et les casques de glace enrobés de coton blanc que les infirmières posent cérémonieusement sur les têtes de leurs malades, nul ne coupe à la chute des cheveux. Ils tombent à pleines touffes, se détachent sous les peignes, les brosses et les doigts les plus prudents, ils envahissent lavabos et baignoires, bouchent les canalisations et créent des inondations. Ils sont partout et d'abord entre les doigts des malades.

Longtemps seule marque d'une maladie qui se cache et se déguise, cette chute des cheveux est le moins douloureux des effets secondaires de la chimiothérapie, moins pénible que les aphtes qui envahissent la bouche, que l'aplasie qui fait trembler les lèvres, claquer les dents et bleuir les visages ou que ces démangeaisons qui agacent les mains. Elle inquiète pourtant les malades et les trouble violemment.

J'aurais aimé que tu te promènes la tête nue, insolente. Bien loin de t'enlaidir, cette calvitie éclairait ton visage et te faisait plus belle encore, plus élégante. Nous te le disions et je crois que tu le savais. Dans l'intimité, à Paris, à la campagne tu te promenais volontiers sans perruque. Dans la rue, pourtant jamais tu n'as osé. Non que tu aies craint de choquer, tu aimais plutôt cela, mais c'était pour ne pas voir le regard inquiet de ceux, de tous ceux qui auraient deviné. Pour rester anonyme.

Je dois parler des regards.

Regards de ces médecins généralistes que tu étais parfois amenée à rencontrer, des pharmaciens, des biologistes, de tous ces professionnels de la santé qui savent lire les symptômes et t'annonçaient sans le dire ta mort prochaine. Il suffisait de peu de choses, un mouvement de sympathie, une attention légèrement appuyée, un ton plus doux. Tu les aurais préférés indifférents, lointains, professionnels. "Ils savent", disais-tu. "Ils savent ce que personne ne m'a jamais dit."

Je me suis souvent demandé ce qui les choquait le plus. Etait-ce l'infinie distance entre la femme élégante, vive et amicale qu'ils avaient en face d'eux et le pronostic qu'ils faisaient instantanément (les traitements ne trompent pas)? L'ombre de la mort sur ton visage? Le sentiment que le temps t'était compté, que tu disparaîtrais à jamais de leur vie? Ephémère, forcément.

Etait-ce le sentiment de leur formidable inutilité qui les envahissait en te voyant? La conscience de leur extrême ignorance? Un soir que tu étais seule à la campagne, tu t'es retrouvée couverte de cloques rouges. Inquiète, angoissée, seule, trop seule, tu es allée à l'hôpital où un médecin affolé, incapable de te dire ce qui t'arrivait (il n'avait jamais vu pareille chose, soupçonnait un effet secondaire de la chimiothérapie dont il n'avait jamais entendu parler, un mélange maladroit de médicaments) t'a gardé une nuit. Au petit matin, lorsque tu es descendue prendre le petit déjeuner dans la salle commune, des dizaines d'yeux enfoncés dans des visages épuisés t'ont suivie, scrutée, détaillée. Regards d'habitues qui espèrent l'arrivée de nouvelles têtes. Curieux, gourmands. Regards trop brillants de ceux qui brûlent intérieurement d'un manque d'amour que tout l'alcool bu (et il avait

fallu qu'ils en boivent beaucoup pour être devenu pensionnaire de cet établissement) n'avait su combler.

Regard impitoyable, brutal, assassin de cette femme assise à quelques pas de toi dans ce salon de coiffure où tu t'étais rendue pour te faire raser la tête. C'était une femme ordinaire, une bourgeoise banale, une cliente de ce salon de coiffure de la rue des Saints-pères que tu fréquentais. Le coiffeur t'avait installé au premier étage pour, il ne l'avait pas dit, n'avait pas osé, ne se serait sans doute pas permis, pour que de la rue d'éventuelles clientes ne le voient passer la tondeuse sur ton crane. Elle était assise, les épaules entourée de serviette, dans l'attente d'un traitement, teinture ou mise en plis, calme jusqu'à ce que, te voyant, une grimace de violente contrariété ne traverse son visage de part en part. Grimace furtive que tu associas aussitôt à celles que les racistes ne peuvent contrôler lorsqu'ils se trouvent confrontés à des juifs, des arabes ou des noirs.

Regards plus curieux que cruels des enfants auxquels on (mais qui? Une autre enfant, sans doute) avait raconté que tu portais une perruque.

Paria, ici, objet de trop de sollicitude là. Tu n'avais plus ta place au pays des gens en bonne santé. Et tu ne voulais pas qu'on te le rappelle sans cesse.

Théorie

Comme tous les malades au long cours (et comme sans doute beaucoup d'autres) tu avais une théorie de ta maladie. Quelques mois avant qu'une gynécologue de quartier peu expérimentée ne diagnostique ta maladie (des trois médecins que tu as alors consultés, c'est la plus jeune, la moins savante, mais aussi la seule femme qui fit le meilleur diagnostic), tu avais perdu coup sur coup (le jour même, le lendemain ou la veille) ta mère avec laquelle tu t'entendais mal et un emploi auquel tu tenais beaucoup. Tu pensais que ces deuils avaient fait tomber une barrière immunitaire, libérant dans ton organisme le cancer. Idée courante que les médecins auxquels tu l'exposais ne rejetaient pas.

Qu'elle ait été vraie ou fausse importe en définitive peu. Cette théorie t'a offert une explication, insérant ta maladie dans une chaîne de causes et lui donnant un sens.

Cette explication n'était pas forcément la plus commode. Tu aurais pu faire appel à la génétique (une sœur de ton père a eu, elle aussi, un cancer du sein), t'en prendre à la pollution (j'imagine qu'il n'aurait pas été difficile de découvrir dans l'abondante littérature écologique des textes autorisant cette interprétation) ou, dans un registre voisin, à la vie moderne, à la contraception, à la libération féminine (je ne t'imagine pas dans ce rôle, mais pourquoi l'exclure?), non, tu as choisi une théorie qui te plongeait d'emblée dans un environnement crépusculaire et te renvoyait aux moments les plus difficiles de ta vie, à la mort de ton père, quand tu n'avais

que 11 ans, à ton départ pour Paris, ta mère te confiant à une grand-mère qui n'avait jamais élevé ses enfants et était soumise à ses fils, tes oncles, terriblement bourgeois aussi durs et sévères qu'indifférents.

Lorsque nous nous sommes rencontrés, tu parlais souvent de cette famille, de la colère qu'ils t'inspiraient, tu te moquais de leur peur en 1968 (habitant un grand immeuble familial à Saint-Germain des Près, ils craignaient que les foules étudiantes ne brisent leurs vases de chine et ne dérangent l'ordre de leur vie), de leur goût des conventions et de cette manière de transformer le moindre achat en investissement (ils n'étaient pas "près de leurs sous", loin s'en faut, ils menaient plutôt grand train mais ne dépensaient jamais sans calculer les bénéfices qu'ils pourraient un jour en tirer, ils le faisaient naturellement, presque sans s'en rendre compte, c'était pour eux une seconde nature, une nature aimable qui les enrichissait régulièrement, sans effort. Ce n'est pas la richesse qui sépare les riches des pauvres, c'est cette capacité qu'ont les pauvres et eux seuls de dépenser sans compter).

Avec l'âge, tu avais appris à leur tenir tête sur les questions d'argent, à leur imposer tes vues, à nouer des alliances avec l'un et l'autre et, comme l'un était plus intelligent et l'autre plus sentimental, tu jouais de leurs différences, affrontant violemment le premier, laissant au plus jeune le soin de trouver un arrangement qui te convenait, reléguant au second plan leurs épouses que tu n'hésitais pas à invectiver leur demandant comment elles avaient pu vivre si longtemps avec des hommes aussi durs, ce qui faisait sourire tes oncles et mettait très mal à l'aise tes tantes. Tu étais devenue l'une des leurs plus que tu l'as jamais soupçonné.

Alors que je m'interroge sur cette théorie que tu as bricolée, il me vient à l'esprit que la maladie t'a éloigné de ton histoire, que ce deuil t'a libéré de ton enfance. On dit souvent que la naissance des enfants annonce la mort des parents (c'est je crois une phrase de Hegel), la mort de ta mère a tué à jamais la fillette malheureuse à laquelle sa famille avait caché la mort de son père. Mais pouvais-tu vivre orpheline de toi-même?

J'ai souvent douté de ta théorie, mais imagine, un instant, qu'elle ait été juste, que tu sois vraiment morte de n'avoir pu survivre à l'enfant humiliée que tu avais été. Cela voudrait dire que ta mère, morte dans des circonstances insolites (elle revenait d'une visite à un collectionneur de Saint-Sébastien, vieil homosexuel artiste, qui souhaitait faire don de sa collection de sculptures osées au musée d'art qu'elle dirigeait, musée partagé entre l'archerie - d'où Saint-Sébastien- et l'art religieux - d'où notre rire lorsque quelques mois plus tard nous accueillîmes les sculptures qu'il avait choisi de mettre en dépôt), cela voudrait donc dire que ta mère t'aurait entraînée dans sa mort, te tirant par la main, elle que je n'ai jamais vu te prendre par la main, que je n'ai jamais vu oser le moindre geste de tendresse envers ses enfants□

Je n'y crois pas un instant. Non, je n'y crois pas. Cette théorie a donné un sens à ce que tu vivais, elle t'a offert un refuge contre l'absurde. Qu'elle ait été bancale importe, en définitive, peu.

Le deal

Tu te savais condamnée, mais tu te sentais également de taille à retarder ton départ. "J'attendrai les 15 ans de Bérénice pour mourir", me disais-tu, comme si tu avais passé un deal avec la maladie.

Tu ne t'es trompée que de deux ans.

Maintenant que je me retourne sur ces années, je découvre combien ta vie a changé du jour où tu t'es vue malade. La mort s'est installée dans ton horizon, une mort timide d'abord, tu pouvais l'éloigner un instant, mais insistante et toujours très proche. Elle teintait toutes tes décisions et dessinait une zone d'ombre derrière chacune. Tu vivais dans le clair obscur et si la lumière au centre de la scène était parfois vive, la nuit la plus sombre l'enchâssait.

Comme tous les malades atteints du même mal, tu étais partagée entre cette liberté d'agir que te laissait la maladie et la conviction enracinée dans l'expérience la plus quotidienne que le futur n'existe pas. "Je n'ai plus d'ambition", disais-tu. "Je ne peux plus en avoir." Et pourquoi en aurais-tu eu? Puisque tu ne pouvais espérer tirer aucun bénéfice de tes efforts, de tes succès.

L'hédonisme t'était également interdit. Rester sans projet, en vacances perpétuelles ne pouvait que raccourcir tes jours, cela tu le savais aussi, il te fallait agir, te donner des buts immédiats, des objectifs à moyen terme qui te tiraient vers l'avenir, tu étais comme le grimpeur accroché à une falaise abrupte qui glisse doigts et orteils dans les interstices les plus étroits

pour progresser sur la paroi, la tienne était le temps, chaque jour gagné était une victoire contre l'usure de tes résistances.

Après ta mort, j'ai feuilleté tes agendas, ils étaient remplis de rendez-vous lointains que tu avais pris alors que tu te savais condamnée (le savais-tu?). Tu les remplissais de phrases noires, de rites, d'obligations et de promesses. J'ai eu en les parcourant l'impression de lire la chronique d'une course contre la montre.

Sans futur, incapable de rester désœuvrée, ne te restaient que l'altruisme et le souci des autres.

Est-ce parce que j'ai lu trop les économistes qui nous déguisent en égoïstes? Mais autant cette urgence à aller au bout de ce que tu faisais m'a toujours paru naturelle et comme allant de soi, autant cette flambée d'altruisme crépusculaire m'a intrigué. J'ai depuis découvert qu'elle était commune. "Les femmes atteintes d'un cancer (du sein) ont l'étrange volonté de désavouer leurs propres activités afin de se sacrifier pour les autres", écrit une spécialiste citant plusieurs études statistiques concomitantes². Je crois l'avoir aujourd'hui comprise. Tu ne pouvais espérer gagner ton combat pour la vie que si tu te trouvais des contraintes que l'égoïsme ordinaire, la rationalité des économistes, ne pouvaient plus t'apporter. Tu n'étais pas devenue altruiste par compassion ou sympathie comme me l'ont dit beaucoup de ceux auxquels j'ai posé la question, pas plus pour réparer je ne sais quel péché contre la féminité (thèse implicite chez tous ceux qui, s'appuyant sur des statistiques récentes et des observations anciennes, puisque les premières ont été faites par des

² Marie-Frédérique Bacqué, *Le deuil à vivre*, Paris, 2000

médecins travaillant au XVIIIème siècle dans des couvents de religieuses, associent la maladie au refus de donner le sein), non, tu étais devenue altruiste parce que c'était le seul chemin qui promettait une échappée vers la vie.

"J'attendrai..." Un doute me vient. Est-ce bien le mot que tu as utilisé? Il te ressemble si peu. N'as-tu pas plutôt dit : "Je tiendrai jusqu'aux 15 ans de Bérénice" ? Cela te va mieux. Tenir, se battre, résister pied à pied. Jusqu'au tout dernier moment. Quelques heures avant que tu n'entres dans le coma, je t'ai rapporté ce que le médecin m'avait dit, les deux stratégies entre lesquelles il nous demandait de choisir : des soins palliatifs ou un dernier traitement (douloureux, m'avait-il précisé et sans aucun effet). Tu n'eus qu'un mot, alors que déjà se lisaient dans ton regard les métastases cérébrales, yeux mangés de blanc, confusion d'esprit, "Après?" Après... dernier effort pour tourner une page du calendrier et voler encore un peu de temps au temps.

Luttes

Exceptionnelle dans ta bravoure, au point que certains de tes collègues de travail ont parlé, à ton propos, d'héroïsme, tu le fus certainement. Tu as longtemps cherché dans le travail le plus épuisant, celui qui te forçait à voyager à l'étranger, à parler en public en anglais, un remède contre la maladie, la souffrance et la mort annoncée. Surtout ne pas s'écouter. Pousser son corps à ses plus extrêmes limites, ne lui laisser aucun répit, qu'il donne, à force de volonté, le meilleur de lui-même. Plus que le meilleur : tout.

A la différence de beaucoup d'autres, les malades atteints d'un cancer ne sont pas, sinon dans leurs tous derniers moments, handicapés, ils peuvent continuer de travailler entre deux séances de chimiothérapie et le font d'ailleurs souvent, d'où cette réputation d'extrême courage qu'on leur fait, courage bien compris puisque le travail, aussi pénible puisse-t-il être, les renvoie au monde des bien-portants.

Le malade atteint d'un cancer se sait mortel et ne s'économise plus. A quoi bon? Il se dépense sans compter. Il devient généreux s'il ne l'était, et s'il l'était, comme toi, Sylvie, il l'est plus encore, il donne et se donne. Peu importe la fatigue, il se bat!

Lorsque François Mitterrand n'a plus pu ou n'a plus voulu cacher sa maladie, beaucoup de journalistes ont critiqué ces hommes malades qui nous gouvernent. Si, plus curieux, ils avaient enquêté auprès de leurs

proches atteints du même mal, ils auraient découvert que cette maladie, bien loin de diminuer les forces, les multiplie.

Un jour que nous plaisantions sur ta maladie, c'était à une terrasse de restaurant dans une rue ensoleillée, en Sicile, nous avons élaboré toute une théorie politique qui réservait les places de pouvoir à des malades. J'ai oublié l'argument qui devait comporter quelques faiblesses, mais nous avions projeté d'en faire une libre opinion que nous aurions publiée dans le Monde pour nous venger de ce journal dont la lecture t'était devenue insupportable.

Chaque article, chaque phrase qui recommandaient le départ du Président, sa démission te mettaient en colère. Tu y voyais autant d'attaques personnelles. Comme si la malade que tu étais devait être reléguée dans une lointaine maison de convalescence (je crois que nous employions ce mot à défaut d'autres plus durs, plus vrais, pour effrayer la mort, pour te laisser une chance, une dernière chance). Tu vivais ce harcèlement quotidien d'un homme qui souffrait mille morts comme une insulte personnelle. Certains jours, si tu en avais eu l'occasion, tu aurais giflé ces journalistes. Tu savais toute l'énergie que cet homme, que l'âge avait rendu si beau, mettait dans cette bataille ultime, tu savais, pour le vivre toi-même tous les jours, combien le travail, les voyages, les efforts, la fatigue, les projets aussi qui mettent l'avenir au présent, aident à vivre. Bien loin de fuir en lui-même, de s'enfermer dans ses médicaments, de se plonger dans sa pharmacie entre morphine et analgésiques, le cancéreux s'ouvre au monde. Il est disponible, libre, attentif aux autres, désintéressé (les questions d'intérêt laissent de marbre qui se bat contre la mort toute proche). A l'inverse des bien portants qui se méfient du changement, il veut

aller vite, très vite, il bouscule les échéances, d'autant plus efficace qu'il sait son temps compté.

Dans cet article, nous aurions expliqué comment cette maladie qui s'annonce si longtemps à l'avance transforme. Nous aurions dit combien elle donne envie de se consacrer aux autres. Peut-être même aurions nous tenté une théorie de l'altruisme. Quand tu t'es sue malade, tu as changé de métier et accepté une diminution radicale de tes revenus pour travailler dans une association qui se consacrait aux pauvres et aux malades, aux sans abris, aux cassés de la vie. La fréquentation quotidienne de la douleur, de l'angoisse, cette inquiétude qui t'habitait jusque dans les périodes les plus heureuses, dans ces moments de rémission, lorsque la maladie épuisée de tant de combats s'assoupit, te faisait sortir de toi et te poussait vers les autres.

C'est à Palerme que nous avons eu cette conversation. Au bord d'un jardin, dans le bas de la ville à quelques dizaines de mètres des quais. Le garçon devait traverser la rue pour nous apporter la nourriture. Il faisait doux, chaud, nos mots glissaient lentement au dessus de la nappe blanche. Le matin même, nous avions longuement visité les catacombes de la haute ville avec ses corps secs enrubannés de fil de fer.

Ai-je alors évoqué mon père que j'ai vu dans les dernières semaines de sa vie, alors que l'angine de poitrine l'enserrait, se garder de toute fatigue, éviter même les colères qu'il affectionnait (c'est une colère, une nuit qu'il ne sut résister à cette compagne d'une vie, qui l'emporta)? Si le cancéreux ouvre grandes les fenêtres, le cardiaque, toujours à l'écoute de sa fragilité, se protège et calfeutre.

J'ai souvent pensé que chaque maladie suscitait ses propres stratégies de défense. Est-ce ainsi que cela se passe? Et de quelle maladie souffrait donc Molière, lui qui écrivit quelques mois avant de mourir le *Malade imaginaire*, ce texte sublime où le lecteur voit le malade, je veux dire l'auteur, se soigner par la dérision et le devine en filigrane tout au long de la pièce faisant rire de ce qui le torture. Pour se venger de lui-même, de ce délabrement du corps qui tient Argan attaché à une chaise percée, il s'invente des maux fantaisistes, lui qui est vraiment malade. Stratégie de la dernière chance, ultime courtoisie de celui qui se sait partir.

Le corps médical tel qu'en lui-même...

Aplasia, oncologie, diagnostic tragique... la fréquentation des médecins et de la médecine est affaire de langue. Ils portent des blouses blanches et manipulent des appareils très sophistiqués, mais leur science est antique, ils connaissent les noms et les font circuler, signes de reconnaissance entre professionnels, entre médecins, d'abord, mais aussi entre médecins et malades. Je sais ce que j'ai, je suis à demi soigné.

Les médecins sont ridicules. Ce qui ne veut pas dire ignorants. Ils soignent parfois et, depuis peu, soulagent la douleur, prescrivent la morphine qui assomme et les examens qui inquiètent. Ils regardent, palpent et pincent, nomment et prescrivent. Le reste est chimie intime, marmite biologique.

Garde-frontières pathétiques, ils tentent de nous retenir lorsque nous nous engageons sur ces chemins qui ne mènent nulle part, ces chemins de bûcherons qui s'enfoncent dans la forêt et nous perdent à jamais.

Parfois, lorsque leurs malades le leur demandent avec trop d'insistance, et ce fut je crois ton cas, ils tentent une percée sentimentale, ils essaient de parler de la mort. Mais qu'en dire? Bercovici, médecin de mon enfance au si bel accent roumain, disait qu'il n'avait vu personne mourir dans le calme. Et des morts, ajoutait-il avant de se replonger dans la lecture d'Henri Michaux, j'en ai vu beaucoup. C'était un médecin à l'ancienne, qui passait des nuits au chevet de ses malades, qui les

accompagnait impuissant jusqu'au tout dernier moment et s'était promis de mourir, lui, dignement.

Que dire qui soulage? Les notaires qui préparent le futur et nous projettent aussitôt dans l'après sont plus rassurants. Ils savent que nous mourrons et nous le disent sans délicatesse. Pensez à votre patrimoine, madame. Il vous survivra, nous vous survivrons et il faut s'y préparer.

On me dit qu'il est un psychanalyste qui fait fortune en recevant des malades du cancer que l'angoisse bouleverse. C'est cela : il fait fortune, mais soulage-t-il de la détresse? Une amie t'avait donné l'adresse d'une psychologue, tu l'as rencontrée et tu en es revenue effondrée, elle avait plus peur de la mort que toi : "j'ai du, me dis-tu en larmes, la reconforter."

L'incapacité des médecins à reconforter les malades, leur malaise, cette inquiétude que leurs gestes laissent si vite deviner, la désinvolture des meilleurs, la sottise de tant d'autres, m'avaient tant surpris que j'ai voulu comprendre. J'ai rencontré un médecin, une jeune femme, et je l'ai interrogée longuement un après-midi devant un micro. Était-elle intimidée? Elle ne sut que me dire son amnésie : "j'ai oublié les noms de tous ceux que j'ai vu mourir." Puis, un peu plus tard, agacée par mon insistance : "crois-tu donc que ce soit facile de dire à quelqu'un qu'il va mourir." Mais non, ce n'est pas facile.

Te parler de ta mort

Aurais-je du te parler de ta mort, te l'annoncer, comme me l'a suggéré le médecin ? je ne l'ai pas fait et ne le regrette pas. Que pouvais-je te dire ? que tu allais mourir ? qu'il fallait te préparer ? mais tu le faisais depuis longtemps.

J'ai retrouvé sur la table de nuit, à Beauvais, un de ces livres de mort et de souffrance que tu lisais depuis quelques années. Celui-ci était consacré aux camps soviétiques. Bien loin de rechercher la gaieté ou le divertissement tu n'achetais et ne lisais que des ouvrages durs et violents, récits de la Kolima, mémoires de camps, histoire de la solution finale, textes sur le sida, témoignages bruts sans littérature ni figures de style (disons, plutôt, sans métaphores). Tu ne m'as jamais dit ce que tu trouvais dans ces livres, mais je me suis souvent demandé ce que tu aurais lu si tu avais eu la foi ?

Te reconnaissais-tu dans ces récits ? Y trouvais-tu un peu de cette camaraderie des soldats montés ensemble au front ? de cette solidarité qui aide à vivre dans les moments les plus difficiles. Te sentais-tu donc si seule ?

Ces lectures étaient tes exercices spirituels. Elles t'entraînaient dans un pays infernal peuplé de corps morts, d'âmes niées et avilies. Ton pays. Mais aussi ta colère et ta compassion. Colère contre les bourreaux, ils avaient un visage, ceux-là, compassion pour les victimes dont on devinait

les traits sur les mauvaises photographies qui illustrent certains de ces livres. Tu as voulu aller à Auschwitz pour te rapprocher du lieu du drame. Tu lisais ces livres systématiquement, de la première à la dernière page couchée sur le lit, les jambes pliées à la manière d'une gymnaste avec ardeur et détermination, en stakhanoviste. Concentrée, le visage pris entre les pages du livre. Toute entière au texte attachée.

Je regrette aujourd'hui de ne pas avoir suivi tes lectures avec plus d'attention. J'ai l'impression, qu'elles étaient comme le baromètre de ta confiance en l'avenir. Quelques semaines avant de partir pour l'Égypte, la maladie t'épuisait chaque jour un peu plus, tu avais relu les derniers livres d'Hervé Guibert, notamment le protocole compassionnel, que Judith Brouste me dit avoir refusé de lire alors qu'elle était en chimiothérapie. Les avais-tu choisis, comme elle me le suggéra, parce que tu te sentais au bout du rouleau, tout près de la fin du chemin ?

Je ne sais plus ce que tu lisais à la toute fin. C'était un livre broché de couleur rose d'une collection de littérature étrangère que je n'ai pas retrouvé, ou que j'ai confondu avec d'autres. Mais il te tombait des mains. La littérature, le récit des souffrances des autres, ne pouvait plus rien pour toi.

Pouvais-je t'annoncer ta mort ? Non ? Tu aurais pris cela comme une trahison, comme une manière de te lâcher la main au moment le plus difficile, quand tu avais le plus besoin de nous. Et tu aurais eu raison ? tu t'étais trop battue contre la mort, pour l'accueillir avec le sourire.

Coma

Juste avant de tomber dans le coma, tu ne parlais déjà plus, tu t'es redressée sur ton lit, je te retenais tremblante, tendue dans un dernier effort, tu m'as regardé, longuement, ultime regard, le plus long peut-être, le plus expressif, regard d'amour éperdu comme je ne t'en avais jamais vu auparavant. Une éternité, quelques minutes, tes dernières forces. La veille, était-ce plutôt le matin très tôt, tu m'avais retenu au téléphone, renvoyant l'infirmière qui venait pour les soins, tu voulais me parler d'Alphonse, de la longue conversation que tu avais eue avec lui, c'est important, me répétais-tu, tu lui avais dit mon émotion lors de sa fugue, mon inquiétude, ma douleur, il t'avait raconté son départ, ses larmes, le poids sur ses épaules.

Puis tu t'es tue.

Ce même jour, j'ai retrouvé sur ta table de nuit une feuille que tu avais griffonnée, tu cherchais à rattraper tes idées, à les retenir, mots incomplets, phrases tronquées, le travail des métastases cérébrales, le blanc de tes yeux, je ne vois que cela m'avait dit le médecin qui avait, quelques heures plus tôt demandé un scanner cérébral, ton écriture à peine changée, t'accrochant aux moindres aspérités, comme un alpiniste en perdition, dégringolant le long d'un mur minéral, glissant, s'écorchant les mains aux arêtes de pierre.

Pensais-tu encore? Éprouvais-tu autre chose que de la souffrance. Sur ton visage glissaient parfois des expressions d'autrefois, sourire désarticulé, ombre de mélancolie, douleur, douleur toujours, douleur qui

jaillissait comme un éclair et te tordait. Nous appelions alors l'infirmière, la dame à la morphine, l'ange noir, le calme revenait, tu t'endormais assommée.

Quelques jours, quelques semaines, nous ne savons pas, nous avait dit le médecin.

Ta chambre était calme, silencieuse, seules la pluie, lorsque les fenêtres étaient ouvertes, et ta longue plainte venaient troubler le silence.

Ton corps mort

La peau du nouveau né est une robe sans couture

Malcom de Chazal (p.228)

Ce sont les dessins d'Egon Schiele qui m'ont donné le courage de parler de ton corps mort. Leurs formes minérales, silex pales, cousines proches de ton corps nu après que l'infirmière eut débranché la perfusion, ce fut son premier geste, et que le médecin, une jeune femme de garde en ce dimanche pluvieux, eut compté ton pouls enfui, les yeux fixés sur sa montre pour ne pas nous voir (stratégie de l'aveuglement volontaire que l'on doit enseigner aux médecins tant ils la pratiquent naturellement). Corps sans vie, c'est-à-dire sans souffrance, sans souffle ni mouvement, inerte, tout intérieur, solide solitaire.

Corps infiniment nu, dépouillé de toute trace de civilisation, jusqu'à l'alliance qui résiste, lien que tu ne veux pas rompre, et qu'il faut retirer avec de l'eau savonneuse, c'est le travail de l'infirmier qui quelques minutes plus tard, ses condoléances vite expédiées, me dira, encore un peu gêné, sa satisfaction de partir en vacances. Corps dur qu'un employé en blouse blanche habillera le lendemain de frais. Robe brune, ample et escarpins noirs, tes derniers habits.

On ne meurt pas d'un coup. Il y a le coma, la respiration qui se fait musique sombre, les éclairs de douleur sur un visage pincé, fermé, puis, après l'arrêt du cœur, les cheveux et les ongles qui continuent de pousser, la barbe des hommes, et cependant il y a une ligne, une frontière qu'aucun

film n'a jamais montrée alors même que des morts, le cinéma nous en a montrés par milliers. Cet équateur, c'est une lumière qui s'efface, une parole qui cesse. Le corps meurt lorsqu'il se tait et n'émet plus de signes. En ces moments terribles, l'angoisse, la peur, la souffrance rassurent. Râles et grimaces sont signes de vie, espoir, un médecin plus habile que les autres, peut-être, un miracle, une dernière réaction chimique, que sais-je?

Passée cette ligne imaginaire, il ne reste qu'un corps, une pierre pale, couleur d'ivoire. Ceux qui n'ont jamais vu de corps morts en ont souvent peur. A tort. On n'a pas peur d'un objet immobile. On le regarde, on le scrute, on recherche sur les aspérités du visage et les nœuds des mains les traces de la vie, les archives d'un passé encore présent. Et alors même qu'aucune poussière n'est venue adoucir les ombres, ne reste qu'une chose, cette chose là, qui est là sans l'être vraiment, immobile, cependant, lourde d'absence.

Ce qui distingue un corps mort du même, quelques minutes plus tôt vivant encore, c'est sa densité, une maille plus serrée. Ce sont les textes des médecins du XVIIème siècle, textes absurdes au regard de notre science médicale, qui disent le mieux ce que l'on éprouve devant un corps qui a passé l'arme à gauche. Sans doute parce qu'à défaut de savoir en décrire les transformations intérieures, sang qui se fige, cœur qui s'abîme, tissus qui se nécrosent, ils s'attachent à l'apparence, ce qui reste à qui n'est pas médecin.

Que tu étais belle...

*Mon esprit s'est desséché
Car il oublie
De se nourrir de toi
Jean de La Croix*

Que tu étais belle. Visage creusé sur les tempes, nez dur, et cette dent toute récente, prothèse qu'une dentiste sans imagination avait imaginée pour remplacer une incisive restée de lait jusqu'à ce que la chimiothérapie la fasse tomber.

Cette dent indiscreète te donnait le visage de François Mitterrand. Visage étroit, tête rétrécie, comme si la maladie t'avait ramenée à ton enfance, à ce visage de petite fille malheureuse et timide que je n'ai deviné que sur de rares photos.

Un souffle, morte depuis quelques jours déjà, absente, partie n'était ce souffle et ce sourire.

Reprendre son souffle, justement.

Le reprendre comme lorsque l'on plonge. On agite d'abord les bras et les jambes pour aller plus vite et plus profond puis, lorsque les poumons brûlent, lorsque l'air vicié que l'on garde depuis si longtemps (quelques secondes tout au plus) dans la poitrine monte à la tête, monte au cerveau, lorsque l'on touche enfin le fond, s'il y en a un, ce qui n'est pas ici le cas, puisque ma piscine est d'encre noire, lorsque l'on a donc l'impression de toucher le fond, d'un geste violent du talon et du mollet on se projette à la

surface, à l'air libre pour respirer enfin. C'est alors comme si la vie reprenait.

Emotions

Le lundi étant un jour férié, lundi de Pâques, je n'ai déclaré le décès que le mardi. Je me suis rendu très tôt à l'hôpital, à la cellule administrative chargée des opérations d'état civil. Le responsable de ce service, un homme d'une cinquantaine d'année, m'attendait dans son bureau. Il me fit asseoir, m'offrit ses condoléances et me dit combien il était affecté par cette mort. Il paraissait sincère, vraiment ému. Ai-je eu l'air surpris? Il s'en est aussitôt excusé m'expliquant qu'il avait, à quelques jours près, l'âge de Sylvie.

J'entrais, avec ce premier rendez-vous, dans un pays nouveau aux murs couverts de velours couleur ambre. Pays de tendresse et de délicatesse.

A l'inverse de ce que l'on dit si souvent, on est rarement seul dans le deuil. C'est plutôt le contraire : on est submergé d'émotions. Celles des proches, bien sûr, mais aussi d'inconnus, comme celle de cet employé des pompes funèbres qui me dit quelques minutes plus tard : "je viens de perdre mon père dans des circonstances voisines et je comprends votre tristesse."

Viennent ensuite, très vite, les lettres de condoléances. Nombreuses, souvent maladroitement et conventionnelles, mais je crois cette convention utile, elle donne le courage d'écrire quand on ne sait pas comment exprimer cette compassion ou plutôt ce désir de se rapprocher de celui qui reste seul.

Désir fugitif, si insolite qu'on ne sait, le plus souvent, comment le manifester, ce que beaucoup d'ailleurs avouent dans leurs lettres de condoléances : "les mots ne sauraient exprimer ce que je ressens". Comme si les mots étaient incapables de dire l'absence, tout juste suffisants pour en dessiner le vide. C'est le néant dont parle Hegel au tout début de la Grande Logique, ce non-être qui s'évanouit dans l'être, qui s'y faufile et le subvertit.

On se moque volontiers de ces courriers qui ne seraient que phrases creuses, propos de circonstances sans fond. Je sais aujourd'hui qu'il n'en est rien. Et que ceux qui le prétendent sont au mieux des imbéciles et des paresseux, au pire des cœurs secs.

Non, cette émotion d'inconnus ou de proches devenus lointains n'est pas feinte, elle est brève, ce qui est tout différent.

L'émotion ne se mesure ni ne se pèse, elle n'est pas affaire d'intensité ni de profondeur. Elle est durée, endurance, persistance. Ce n'est pas la qualité de l'émotion qui distingue l'époux endeuillé de l'inconnu un instant ému, c'est son incapacité à se défaire de cette mélancolie qui l'envahit, c'est cette humeur noire qui glisse sur son visage même lorsqu'il rit d'une blague ou sourit. La photographie est alors impitoyable comme j'en ai fait l'expérience lorsque des reporters venus tirer mon portrait pour illustrer un article, me trouvant dans les meilleures dispositions, gai, rieur, réussissaient, sans le vouloir, presque par inadvertance, des clichés me déshabillant, mettant à nu une tristesse cachée, silencieuse.

Colin-maillard

L'émotion de ces inconnus me rappelle celle qui me saisit lorsque, encore adolescent, j'ai appris un matin à la radio la mort d'André Breton. Un coup au cœur d'une incroyable violence, un mystère que je ne me suis jamais expliqué. Je n'avais jamais rencontré André Breton et si je l'admirais (si je l'admire toujours autant) j'en ai aimé bien d'autres depuis dont la disparition m'a peu touché.

T'en rappelles-tu? Cette émotion nous la rencontrions lorsque, emmenant Bérénice à l'école, rue de Verneuil, nous croisions des hommes et des femmes, surtout des femmes venus se recueillir au petit matin devant le mur de la maison de Serge Gainsbourg, mur que d'autres admirateurs recouvraient chaque nuit de nouveaux graffitis. Cette émotion que nous ne partagions pas nous faisait sourire, comme nous fit sourire, à peu près à la même époque, le véritable jeu de piste qui menait à la tombe de Jim Morrison au cimetière du Père Lachaise.

La mort, le jeu. Depuis que tu n'es plus là, ces deux mots si lointains en apparence, ne me paraissent plus si étrangers l'un à l'autre. Non que la mort soit un jeu, mais il m'est arrivé de jouer à cache-cache avec ton fantôme. De te chercher, de te héler, comme font les enfants une fois comptés les quelques chiffres qui donnent à leurs camarades le temps d'aller s'agenouiller derrière un arbre.

Et toi? Où donc t'es-tu cachée? Derrière quel banc, derrière quel buisson? Notre terrain de jeux est le labyrinthe de mes souvenirs. Maison

de verre de ces fêtes foraines où tu m'entraînais à Senlis dans notre jeunesse, nos visages écrasés contre ses parois invisibles, prisonniers de notre mémoire, incapables de retrouver notre chemin, perdus dans la lumière, à quelques pas, tout proches l'un de l'autre, si loin cependant.

Je voudrais écrire le goût de ton corps, le parfum de ta bouche, je ne les retrouve pas. Si tu savais comme la mémoire du corps, celle des doigts est fragile, éphémère. Je reconnaîtrais ta voix entre mille, je me sens cependant incapable de la décrire, de dire sa fraîcheur teintée d'acidité qui te fit longtemps passer au téléphone pour une très jeune fille.

Tu t'effaces déjà, ne me laissant que des mots inutiles, récits inachevés, bribes d'image, bric-à-brac d'une vie posée à même le sol comme les vieilleries de ces brocantes que tu aimais tant parcourir, penchée, toujours prête à tendre le bras vers une pièce fendue, brisée, tordue.

Laisser ceux qui restent jouer à colin-maillard avec leurs souvenirs, est-ce cela aussi mourir?

Photographies

Je ne devrais pas dire que tu t'effaces, tu es comme le mica et ces schistes écaillés qui perdent de leur transparence au coucher du soleil, lorsque la lumière rase les couches du dessus toujours aussi belles mais opaques à l'approche du crépuscule.

Je regarde une de tes photos, l'une des dernières prise un jour de fête au bureau, sans doute quelques jours avant Noël. Tu es assise, un verre de champagne à la main, vêtue d'une veste rouge qui accentue la pâleur de ton teint, entre deux collègues. Tu fais au photographe anonyme qui t'a sans doute demandé de poser un signe d'au revoir avec sur le visage une gravité rare.

Tu ne fus cette femme lointaine que quelques semaines, mais c'est cette image d'une femme d'ailleurs que tes collègues ont retenue pour illustrer l'article qu'ils t'ont consacré dans leur journal. Ce visage ne fut le tien que peu de temps, mais il s'est imposé, impitoyable, bousculant toutes les autres images qu'ils avaient de toi.

Est-ce parce que tu n'aimais guère te laisser photographier? Depuis quelques années, tu déchirais tes photos, comme faisait autrefois ta mère, tu saccageais les meilleurs clichés, ne nous laissant que des fragments, bout de vêtement, amorce d'un bras, ombre discrète.

Dans la pochette que m'a renvoyée la secrétaire de rédaction de ce journal, il y a une autre photographie qui te représente quelques années plus tôt, devant une table de conférence, tu attends ton tour pour parler, mi

attentive mi arrogante, comme tu étais si souvent. Je ne te reconnais presque plus, trop jeune, trop vivante, trop différente de celle que j'ai accompagnée à la tombée de la nuit.

Le temps qui passe

Le deuil, comme l'amour habillent d'absence. Une place vide à table, un coté du lit que plus personne ne froisse...

Dans beaucoup de familles, on fait un grand ménage dès le retour de l'enterrement. Brus, veufs, veuves jettent les chaussures, donnent les vêtements, changent les draps, font place nette, frottent, grattent, nettoient. Aux Antilles, dit-on, les villageois brûlaient les maisons des morts. Les effacer, qu'ils ne viennent pas nous taquiner avec leurs souvenirs, que leur fantôme ne viennent pas nous tirer par les pieds. Qu'ils nous laissent tranquilles et disparaissent à jamais□

Il est vrai que le contraire met plutôt mal à l'aise. Il y avait à Crépy en Valois, ville qu'habitait enfant Sylvie, en face du musée que ses parents avaient créé dans le château des Valois, une maison bourgeoise avec un beau jardin descendant sur les remparts. Cette maison avait été habitée par un médecin, personnalité locale, athée vigoureux, qui avait voulu, lorsque sa femme était morte, la conserver embaumée dans sa propriété. Chaque semaine, me racontait Sylvie, une coiffeuse venait reprendre ses mèches blondes.

Je n'ai pourtant rien jeté. J'ai laissé les choses en l'état, les armoires pleines de tes vêtements, les tables de nuit couverts de tes livres, jusqu'à tes médicaments auxquels je n'ai pas touché (s'ils ont disparu, c'est que quelqu'un d'autre les a jetés pensant bien faire). Je passe devant sans m'attarder, comme je faisais lorsque tu étais là. Sans émotion ni crainte, le

temps passe, ta présence s'efface lentement. Un jour, ces vêtements seront démodés, usés de n'avoir pas servis, les donner au secours catholique s'imposera alors, mais ce jour n'est pas venu.

Il m'arrive encore de pester contre ta manière de ranger mes chaussures dans de grandes boîtes enfermées au fond d'une armoire, que je dois fouiller à l'aveugle chaque samedi matin lorsque je mets une tenue de week-end. Je peste mais ne fais rien pour modifier ton ordre des choses. J'attends et laisse au temps le soin de défaire ce que tu avais conçu.

A la campagne, c'est ma mère qui a un jour rangé ton pyjama que j'avais laissé plié sur une chaise près de la cheminée. Son geste m'a surpris, presque choqué, je lui en ai je crois fait la remarque. J'aurais pu remettre ce pyjama à sa place, sur cette chaise, je ne l'ai pas fait. J'attendais, comme je le disais à l'instant, que les choses se défassent naturellement, spontanément.

Les pièces laissées vides dans les maisons des morts me faisaient sourire. Je comprends mieux ce désir de laisser les choses en l'état, non pour les figer, mais pour leur rendre la liberté de vieillir à leur rythme.

Se taire, vraiment

On dit parfois qu'il faut savoir faire son deuil. Et que rien ne vaut la parole. "Tu veux parler?" demandent les héros des séries télévisées mais aussi les psychologues diplômés que les pouvoirs publics envoient sur le terrain à chaque catastrophe. Parler, parler, mais pour dire quoi? Que l'on est malheureux? La belle nouvelle!

Garder pour soi sa souffrance serait comme entretenir un cancer (nous y revoilà!), une teigne, une sale bête agressive qui se nourrirait de nos entrailles. J'ai envie de chanter les vertus du silence. Intimité, zone interdite.

Se taire. Ecrire, peut-être. Avancer à tâtons, respirer l'air du large, l'iode et le sel, comme le promeneur respire celui de la mer à Saumur, si près déjà de Paris. Subtil, soudain. Ecouter les échos d'un passé si proche.

Le deuil, la jalousie, même combat. Un bloc brûle en permanence au fond de soi. On croit l'avoir oublié et il revient, à l'improviste par un chemin détourné. J'ai remarqué que les veufs parlaient tout le temps de leur épouse morte au risque d'agacer les femmes qui les entourent. Est-ce pour se protéger de l'oubli? cet oubli si ~~laisé~~, si étrangement ~~aisé~~ Parler, parler pour ne pas perdre trace, parler comme l'alpiniste s'attache en montagne à une corde pour ne pas dévaler le long d'une pente et se casser le cou. Mais parler comme cela, au détour d'une phrase, une image au hasard des mots.

Non, je ne me contredis pas. Se taire n'interdit pas de parler. Mais lorsque je parle de ma femme, et sans doute n'ai-je tant parlé de toi que depuis que tu n'es plus là, ce n'est pas pour soigner ma peine, comment des mots pourraient-ils faire concurrence à la pharmacie ? c'est pour te faire une place dans le monde des vivants, c'est pour te présenter à des gens que tu n'a pas connus ou qui ne te connaissaient pas comme je te connaissais. Je sculpte, à coups de mots, ta présence dans le monde des vivants. Sculpture éphémère, dans la matière la plus imprévisible qui soit, la mémoire des autres. Je construis un monument de mots. Chacun sait que le marbre se travaille avec plus de tendresse que le grès, affaire de grain et de poli final. Mais comment savoir ce qui reste dans les mémoires ? et avec quelle netteté ? Sculpteur aveugle, je ne connais pas la résistance de ce matériau, sa tenue au feu des images, au flux des aveux.

Et l'image mentale, le plan, la maquette que j'ai dessinés sont-ils ressemblants ? Tu étais femme de désir, d'amour et de passion. "C'est si dur", me dis-tu un jour. Aveu rare dans ta bouche. Aussi rare que les larmes... L'ai-je dit ?

Tu avais des secrets, comme chacun de nous. Lourds, sans doute. Tu les protégeais et pratiquais sans gêne l'art du mensonge. Qu'en dire ? sinon que tu étais de celles qui rendent au mensonge ses lettres de noblesse. Je mens, nous dit un jour Alphonse, par esprit de liberté. Tu aurais pu prononcer cette phrase et j'aurais aimé (mais oui !) que tu écrives un éloge de la menterie. Je ne te l'ai jamais demandé. L'aurais-je fait, que tu m'aurais soupçonné de moquerie.

Si je rapproche le deuil de la sculpture, et je ne pense pas là à l'art moderne même si j'imagine plutôt une œuvre soudée, métallique, donc, et

forcément moderne, c'est que cet art se prête mieux que tout autre au rapiécé, aux corrections et ajouts de dernière minute. Le deuil est un bricolage. Minutieux, aléatoire, douloureux. C'est un voyage sans destination, un chemin qui se perd dans les broussailles.

Se taire, donc, parce que la parole transforme les hésitations en sottises, mais écrire, car les mots s'effacent.

Terra incognita

Beaucoup d'écrivains ont écrit un livre après la mort d'une épouse ou d'une compagne. Christian Bobin, Marc Bernard, Jacques Roubaud... Ce sont presque toujours de beaux livres tendres et émouvants. Des livres d'amour sans sexe ni corps qui racontent ce que le roman cache d'ordinaire, le plaisir d'être ensemble.

J'aime ces livres, je ne me reconnais dans aucun.

Est-ce parce que les expériences sont différentes? C'est une rupture d'anévrisme qui a emporté un jour de 1995 Ghislaine, la femme dont Christian Bobin était amoureux (était-ce sa femme? Ce qu'il dit de leur vie, de ses maris, de ses enfants en fait douter). Else, l'épouse de Marc Bernard est morte d'un cancer dont elle ne lui avait jamais parlé, silence impitoyable, effrayant, ultime geste de défiance qu'il tourne et retourne dans tous les sens sans pouvoir, justement, lui trouver le moindre sens (j'écris cela de mémoire, ayant lu ce livre il y a quelque temps et ne réussissant pas à mettre la main dessus). Jacques Roubaud reste, lui, silencieux, discret. Certains de ses vers suggèrent un suicide, des veines tranchées à hauteur de poignet :

*Il y avait du sang lourd sous ta peau dans ta main / Tombé au
bout des doigts je ne le voyais pas humaine*

*Du sang s'était alourdi au bout des doigts. Comme un fond de
guinness dans un verre.*

Cette impossibilité de se reconnaître dans des livres racontant des expériences voisines me trouble. Patricia S. qui a perdu son mari quelques mois plus tôt me dit que c'est pour elle la même chose : "Rien de ce que je vis ne ressemble à ce que l'on m'avait annoncé."

Le deuil est une aventure solitaire, une longue randonnée en terre inconnue, au milieu de paysages insoupçonnés. Il y a cette émotion dont j'ai déjà parlé et ce moi que l'on explore à tâtons, avec maladresse, surpris de tant de libertés nouvelles, inutiles.

La mort de l'autre est découverte de soi.

Lorsque l'on développe une photographie, on plonge le papier sensible dans un bain de produits chimiques. Qui a de bons yeux voit alors émerger du fond blanc les traces, les formes et les volumes, les ombres et les aplats : le noir monte du plus profond de la feuille pour nous donner à voir ce que le photographe a saisi. Ainsi, se révèle-t-on à soi même dans l'absence. Des traits cachés de notre personnalité montent à la surface. Des traits qu'une longue vie commune avait masqués.

Le décor est resté le même, un personnage s'est éloigné derrière les cintres. Il faut inventer les mots.

Un an plus tard

Il a beaucoup plu cette année.

A l'automne, j'ai planté des tilleuls dans l'allée et des tulipes au pied de l'escalier qui mène à la rivière.

L'hiver a été très doux, les capucines que tu avais plantées le long du chemin sont restées en fleur jusqu'en janvier.

Les fentes de la maison se sont refermées.

Je suis allé aux réunions de parents d'élèves, j'ai appris à faire la cuisine, les enfants trouvent que les repas sont plus variés depuis que je m'en occupe. Je fais les courses presque tous les jours, avec maladresse, mais j'apprends.

Je comprends mieux ce que tu voulais dire lorsque tu te plaignais de tout ce travail qui, lorsque je le partageais avec toi, m'amusait. C'est la répétition, l'éternel retour des mêmes questions, des mêmes gestes qui t'épuisaient.

Depuis que tu n'es plus là, j'ai pris un peu de ta place, je me suis glissé dans quelques uns de tes rôles. Nous étions comme les deux pôles d'une pile, nous additionnions les plus et les moins. Il y avait dans notre couple (dans tous?) quelque chose de ces oppositions que les structuralistes des années 70 affectionnaient, la sagesse et l'audace (nous échangeons parfois ces rôles), le calcul et la passion, le calme et l'agitation (plus souvent toi), la générosité et la réserve (un rôle que je tenais probablement contre mon gré puisque je l'ai très vite abandonné).

J'ai emmené Bérénice aux Etats-Unis et Alphonse a trouvé un appartement. Il regrette ses squats auxquels nous avons ensemble consacré une émission à la radio. Marie-Barbe a dîné avec Laurent et Imène. Agacée, agacée... Thierry et Jean-Denis sont morts.

Evelyne et Nathalie continuent de t'obéir et de couvrir les meubles de Pliz malgré mes protestations,.

Je remplis les feuilles d'impôt.

La météo annonce un peu de soleil.